

L'enfant

Au fur et à mesure que l'on se rapproche des objets et des choses, leurs détails s'effacent. Peut-être a-t-on la sensation de dépasser ce que l'on voit, comme si l'on franchissait une porte menant à d'autres univers.

Lorsque j'ai dessiné ces enfants syriens, fauchés de mille manières par les tragédies de leur pays, je me suis tant rapproché d'eux que j'ai touché à ma propre enfance.

Les couleurs translucides, sur un fond brut incolore, leur donnent de la liberté. Ils n'ont pas de lieu, ni d'identité dont ils doivent payer le prix. Je leur ai mis de quoi distraire leur solitude, un jouet, un poisson, ou d'autres éléments susceptibles d'alléger le poids de la surveillance, dans un monde qui les regarde en spectateur, et souffre peut-être de son impuissance.

Pendant le travail, je me suis étonné de ma proximité avec le petit élément, canard ou ballon, tant il est présent avec clarté. Peut-être la mémoire et le tableau sont-ils en effet les seuls à même de découper une partie du lieu, et de s'en contenter.

Ces enfants semblent des créatures imaginaires, mêlées à l'espace qui flotte autour d'eux, jusqu'à devenir une part de lui. Cet espace qui s'étend ne ressemble pas à ceux que j'ai connus et qui me sont familiers. Car il se tient au fond de la mémoire, et seule l'imagination lui donne sa réalité. Il reste en dehors des dimensions habituelles du temps et de l'espace.

Cette série n'a cessé de m'angoisser depuis que je l'ai débutée en 2011, mais je n'ai pu me résoudre à cesser d'y travailler. Les choses ont donc continué ainsi jusqu'en 2015. Une forme s'est alors cristallisée dans mes travaux, loin de la douleur. J'ai tenté de fabriquer pour ces enfants un monde qui les isolerait de ce qu'ils ont enduré, qui les tranquilliserait.

Les yeux fermés, je les vois devant moi, les protégeant autant qu'ils me protègent. Peut-être préserveront-ils mon enfance et ma mémoire.